

EUGÈNE IONESCO

*de l'Académie française*

# Un homme en question

essais

*nrf*

GALLIMARD









## *L'homme en question*

*Si on vous demandait de faire votre portrait aujourd'hui comme vous l'avez fait dans vos livres, dans vos journaux, dans Présent passé et Passé présent, comment est-ce que vous vous raconteriez ?*

EUGÈNE IONESCO : C'est bien compliqué. Je ne sais pas.

Je ne sais pas qui je suis. Je ne sais pas ce que je fais ici. Je ne sais ni d'où je viens, ni où je vais.

Il m'est arrivé de combattre pour des choses auxquelles j'ai cru moyennement; des combats politiques. J'ai même écrit des pièces plus ou moins politiques pour la liberté, contre le Mal, dans la pièce *Tueur sans gages...* Je n'ai cru que moyennement à tout ce que j'ai fait et à tout ce que j'ai écrit. Pour la simple raison très banale que, comme Jean Gabin le disait : « Nous ne sommes ici que de passage. » Et en cela Jean Gabin rejoignait les plus grands et les plus profonds philosophes et les mystiques.

Et pour citer encore des comédiens, je citerai Simone Signoret qui a dit : « Plus ça va, moins je comprends. » En cela, elle aussi rejoint les sceptiques, sinon les pessimistes.

Cela veut dire, je crois, que nous savons tous que nous sommes ici de passage, que le monde n'est que bruit et fureur, et cependant nous continuons.

Je crois que même les hommes politiques sont angoissés, et je crois qu'eux-mêmes savent que tout est dérision et que finalement tout est inutile.

Pour citer encore un esprit simple, je rappellerai les derniers mots que Staline a dits à de Gaulle ou à Malraux – en tout cas c'est rapporté par Malraux : « A la fin, c'est la mort qui gagne! »

Cela est incroyable pour un communiste et pour un marxiste qui s'imagine, en principe, que l'humanité a un avenir, et non pas seulement l'humanité, mais le cosmos : un avenir, un sens...

(... *Silence*)... Finalement, il se passe ceci : il n'y a plus d'idéologie, il n'y a plus même d'idées, si on veut trouver encore quelques marxistes acharnés, il faut chercher en Occident. En Russie, en Pologne, en Tchécoslovaquie, en Hongrie, en Bulgarie, en Roumanie, il n'y en a plus, mais ils font « comme si ».

Nous voyons tous que l'Occident est en déroute. Il est en déroute, parce que l'Occident a cru, à un certain moment, à ses idées et à ses valeurs. Il n'y croit plus. Les Soviétiques ne croient plus non plus à leurs propres valeurs. Mais ils ont un énorme cynisme et une énorme vitalité qui font qu'ils continuent de faire ce que les hommes font depuis des centaines d'années, depuis des siècles et des siècles et des siècles : coloniser, occuper, envahir, conquérir des marchés, des territoires.

Cette vitalité, ce genre de vitalité sans espoir réel, je l'avais à mon échelle, moi aussi. Mais maintenant, avec l'âge, je ne l'ai plus, et je suis tout le temps sur le point de démissionner. Mais je sais bien que je ne démissionnerai pas, que je ne peux pas démissionner et que je vais continuer jusqu'à ce que mort s'ensuive.

*Qu'appellez-vous « démissionner » ?*

Eh bien, me taire. Mais je suis bavard. Je suis mécontent de tout ce que j'ai fait.

Je fais souvent des rêves qui ont le même thème : la confrontation entre mon père et moi. Quand j'étais écolier,

lycéen, mon père venait dans ma chambre pour voir si je faisais mes devoirs. Il me surprenait en train de lire Dostoïevski par exemple ou peut-être *Les Trois Mousquetaires*. Il se mettait en colère, il cherchait dans mes cahiers. Il n'y avait que des débuts de poèmes, des caricatures.

Eh bien, j'ai rêvé à quelque chose d'analogue. J'ai rêvé que mon père me disait : « Tu as réussi dans la vie. Tu es célèbre. Moi je suis mort. Mais j'ai entendu parler de toi. Montre-moi ce que tu as fait ! »

Alors j'ouvre un tiroir, et je lui montre des feuilles de papier à peine commencées, des caricatures, du papier jauni, des papiers déchirés : rien !

Je crois que tout ce que j'ai fait, et je crois que tout ce que le monde a fait, ce n'est rien du tout.

*Alors, la littérature, pour vous, ça a eu quelle fonction, comme ça, dès très tôt ?*

Je crois qu'il n'y a rien de plus intéressant que d'inventer des histoires et de les raconter. Il n'y a pas de chose à la fois plus plaisante et plus importante dans la vie. Mais on met dans la littérature toutes sortes de choses, le souci idéologique, la propagande, etc. Si bien que petit à petit nous sommes amenés à ne plus dire des choses gratuites.

C'est la gratuité de la littérature qui est intéressante. Et j'ai fait des erreurs. L'erreur fondamentale que j'ai faite est celle-ci : au lieu de raconter des choses qui n'existent pas, je me suis mis à me raconter moi-même et à défendre certains points de vue ou certaines idées.

Si bien que je crois qu'à cause de cela, j'ai raté mon aventure littéraire.

Il est trop tard pour recommencer.

Par souci d'antipolitique, j'ai fait – comme je l'ai dit tout à l'heure – moi-même de la politique, parce qu'être contre la politique, c'est encore faire de la politique.

Je crois que la littérature devrait aider à placer l'homme entre ce monde-ci et l'autre.

D'ailleurs, c'est ce qui arrive à toutes les œuvres littéraires ou artistiques — ce sont des choses que j'ai déjà dites, eh bien il faut les dire encore : les auteurs, les écrivains font de la propagande, font de l'idéologie, mais les grands auteurs sont ceux qui, malgré eux, ont fait autre chose que de la propagande et autre chose que de l'idéologie.

Je donne toujours en exemple Pirandello qui avait des opinions sur la psychologie humaine. Les théories psychologiques de Pirandello sont bien dépassées depuis la psychanalyse et autres psychologies des profondeurs. Cependant sa pièce... ses pièces restent, elles demeurent, hors de toute idéologie.

J'ai donné souvent l'exemple des temples grecs. L'architecte construisait un temple pour y abriter des fidèles. Or il n'y a plus de fidèles, il n'y a plus de païens — le paganisme est mort —, si bien que les temples ne sont pas des lieux de culte, mais tout simplement autre chose que ce que l'architecte a voulu faire. C'est-à-dire ce qu'il a fait, c'est tout simplement un édifice. (...)

J'ai perdu le fil.

*Tout ce que le monde a fait n'est rien.*

Oui.

*Rien! Et pourtant quelque chose... Rien? qu'est-ce que c'est ce « rien »?*

*...(Silence)... Ça ne fait rien si je cherche?*

*C'est très bien. Cherchez! Il faut chercher!*

*...(Silence)... J'étais, entre 45 et 50, un petit employé dans une maison d'édition juridique. Et puis je ne sais quelle ambition m'a pris d'écrire des pièces de théâtre, par exemple.*

Je ne crois pas à la valeur profonde de mes pièces. Je ne crois pas à la valeur de mon œuvre. Et même si j'y croyais,

qu'est-ce que c'est que cette valeur? Et je regrette maintenant de ne pas être resté petit employé. Je n'aurais rien écrit, je ne serais pas entré dans ce bruit, dans ce chaos, dans cette sorte de notoriété, et je prendrais maintenant ma retraite.

J'aurais été peut-être plus heureux, parce que, dans un sens, malheureux. C'est-à-dire que j'aurais regretté de ne pas m'être réalisé, de ne pas avoir écrit — parce que j'ai toujours écrit —, de ne pas avoir fait quelque chose. J'aurais donc... j'aurais donc eu une raison précise d'être mécontent. Tandis que maintenant je sais ce que c'est d'avoir écrit, d'être compris, d'être incompris, d'être détesté, et je me rends compte finalement que ce n'était pas la peine de faire ce que j'ai fait.

Donc, encore une fois, tout ce que j'ai fait, c'était pour rien.

Qu'est-ce que je pourrais vous dire encore?... Simplement que je suis content d'être parmi vous, et que la seule petite consolation au grand malheur d'être né, c'est quand même l'amitié.

Je ne sais pas si je dirai toujours ce que je dis maintenant, si ce que je dis maintenant... je le dirais dans trois semaines ou dans un mois. La vérité est que je sors — mais je n'en suis pas encore vraiment sorti — d'une crise d'angoisse. C'est-à-dire que j'étais sur le point de m'en sortir, lorsque j'ai lu le livre de Philippe Nemo, qui s'appelle *Job et l'excès de mal*, et ce livre m'a replongé dans mon angoisse. Il y a, dans les cinquante ou soixante premières pages du livre de Nemo, une description phénoménologique de l'angoisse extraordinaire.

Qu'est-ce que c'est que « être en état d'angoisse »?

Je ne sais pas si ce que je pense est ce que pensent les médecins, les sociologues, les psychiatres.

« Être en état d'angoisse », c'est être, pour moi, AU-DELÀ, ou presque au-delà de la limite de ce monde; c'est-à-dire dans l'angoisse, le monde entier est remis en question : « Pourquoi

y a-t-il quelque chose plutôt que rien? » se demandait Heidegger. Et cette formule est reprise et complétée par Nemo ensuite : « Pourquoi il y a du mal plutôt que du bien? »

Mais « Pourquoi y a-t-il du mal plutôt que du bien? » est une question terrible, moins angoissante cependant que la question : « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien? »

On a l'impression que tout ce monde, toute la création est un écran, un voile que quelqu'un, que certains appellent « Dieu », a mis entre lui et nous.

Finalement, je ne trouve pas une justification au revirement de Job qui est, si j'ai bien compris, quand même une acceptation de l'énigme. Je me sens plus près de Wiesel qui refuse les juges, les amis, la culpabilité de Job.

Personnellement, il n'y a pas de revirement chez moi. Je me sens Job, et je reste à la question fondamentale du : « Que me veut-on? »

Ici, j'ai encore perdu le fil. Je n'ai pas d'Ariane pour ce labyrinthe.

*Le fil, c'était... Dieu!*

Y a-t-il Dieu ou non?... Certains philosophes ou certains essayistes brillants, comme Cioran qui a certainement lu les gnostiques et les soufis, pensent qu'il y a un Dieu caché et qu'il y a un créateur bafouilleur de second ordre, « le mauvais démiurge », un démon, qui a fabriqué ce monde, en chippant quelques secrets du Dieu caché. Ils ont fait ce monde sans Sa permission.

Il est évident que nous vivons dans le désordre. Il est évident que nous sommes la proie du Mal, avec un grand M. Et il est incontestable que nous vivons dans le désordre.

Le problème est d'essayer de retrouver, par-delà le monde, une identité première (...) Je dois dire ceci : que je ne parle comme je parle maintenant que dans mes moments où je suis le plus conscient, où ma conscience est la plus aiguë. Ceci est

dû en partie à la crise d'angoisse ou de dépression que j'ai eue et qui me tient depuis quelques semaines et dans laquelle le livre de Nemo m'a enfoncé davantage. Mais je ne parle pas tout le temps comme cela.

C'est-à-dire que nous vivons sur des niveaux différents de conscience, et qu'il m'arrivera peut-être de combattre pour la « bonne littérature » ou pour la « liberté » – choses que l'on doit mettre entre guillemets et qui, dans mes moments de cette conscience aiguë, ne valent absolument rien.

*C'est-à-dire qu'en ce moment, tout ça... les choses pour lesquelles vous vous battez, ou votre envie d'écrire, ça ne représente rien à vos yeux?...*

*Est-ce que vous avez envie d'écrire en ce moment?.*

Vaguement!... Vaguement, parce que la réalité quotidienne m'oblige à continuer mon métier, à écrire pour payer les impôts. Mais ce que je suis en train d'écrire maintenant est une chose plus rapprochée, je crois, de mes moments de conscience aiguë. C'est-à-dire, je suis en train d'écrire une pièce de théâtre où... qui n'est pas comme *Tueur sans gages* où je traite du problème du Mal, qui n'est pas comme *Les Chaises* où j'essayais de parler du ratage de deux êtres : j'essaie d'écrire le plus fidèlement possible – je sais que cette tentative est dure –, le plus fidèlement possible des rêves d'angoisse. Parce que je crois que c'est dans l'angoisse que nous nous retrouvons tous; même ceux qui vivent selon la politique, comme je le disais, cherchent un truchement à leur angoisse. Je cherche donc à décrire l'angoisse... ces rêves d'angoisse à l'état pur, sans aucune « idéologie » et sans aucune « propagande ».

*Un exemple de rêves d'angoisse?*

Eh bien, je me trouve dans une gare, j'attends un train; le train arrive; j'essaie de prendre mes valises pour monter dans le train; les valises sont trop lourdes, le train s'en va : il n'y a plus que le quai de la gare et les rails, et puis les

rails disparaissent et à la place, il y a un mur. Et je crie.

Voilà, je crois, quelque chose qu'on ne pourra pas qualifier de politique.

*A moins que ça ne décrive le monde tel que la politique le fait.*

A moins que ça ne décrive le monde tel que la politique le fait. Mais, que peut faire la politique?

Nous parlerons de la politique plus tard, si vous voulez, quand je serai sur l'autre niveau.

*Est-ce qu'on peut revenir sur cette identité première par-delà le monde dont vous avez parlé tout à l'heure? Qu'est-ce que ça veut dire?*

Il y a un livre qui a paru récemment, de Puech : *En quête de la gnose*.

L'introduction est très bonne, très intéressante; et après il se perd dans la politique, c'est-à-dire dans des travaux d'érudition. C'est de la politique aussi.

*Hum! hum!*

Il nous dit que les gnostiques refusaient le monde — ce que l'on sait et ce qui est très bien. Mais il nous dit encore que les gnostiques essayaient de retrouver leur identité première par-delà le monde, et à travers le monde; seulement on ne nous donne pas les techniques que les gnostiques employaient.

Comme disait Adamov, qui est devenu politicien à ses heures : « Je ne suis pas de ce monde, et je ne sais pas à quel monde j'appartiens. En tout cas, ce monde ne me convient absolument pas. Ce monde, je le refuse. Mais qui suis-je?... » — C'est la question que vous m'avez posée en premier et à laquelle il m'est impossible de répondre; parce que si je savais qui je suis, ou vers quoi je me dirige, il n'y aurait évidemment plus de problèmes.

*Est-ce que vous avez pensé parfois trouver dans la religion...?*

Oh non!

*Jamais?*

Absolument pas.

*Pourquoi ?*

Alors oui, mais j'ai renoncé.

La religion, ou au moins la religion exotérique, pactise avec ce monde.

Pour parler de nouveau de Job, la religion est représentée par les trois amis de Job qui lui disent : « Tu as fait une faute, tu es orgueilleux. Plie-toi aux lois ! »

Mais les lois de la religion ne sont que les lois de ce monde.

Pour nous qui ne connaissons pas les techniques de l'extase – et je me demande comment on peut vivre sans illumination –, nous ne connaissons pas les techniques de l'extase, mais nous pouvons quand même trouver une sorte de solution : l'insouciance, savoir que le monde est une sorte de farce énorme que Dieu a jouée à l'homme, et attendre la fin. C'est-à-dire il y a là un jeu énorme et il faudrait arriver à l'attitude de certains bouddhistes Zen qui, après s'être cassé la tête pendant des dizaines d'années pour découvrir la signification, se mettent tout d'un coup à rire. Et c'est là leur illumination, de second ordre, au moins : ils se mettent à rire.

De tels moines bouddhistes ont regardé tout d'un coup autour d'eux comme s'ils voyaient le monde pour la première fois : ils ont vu « Ça » ou « Cela », et « Ceci » et tout, puis ils se sont mis à rigoler. Ils ont vu des cadavres, et ils se sont mis à rire, et ils ont dit : « Quelle blague ! »

C'est ce que j'ai fait dire à un de mes personnages dans ma pièce... *Ce Formidable Bordel!* – vous voyez bien que j'ai quand même des références – qui, après avoir vécu cinquante ans dans un monde où les révolutions pour la liberté se transforment en tyrannie, où il se passe ce qui se passe... ce personnage se met à rire, lui aussi.

Mais, quand j'ai écrit ça, le cœur n'y était pas. Je savais très bien, et je sais encore, que c'est cela qu'il faut faire. Ou alors on peut aussi entrer dans le jeu du Créateur, accepter

ce monde comme il est fait, et faire de la politique et lutter, par exemple, pour la liberté en sachant très bien — et en le faisant tout de même — que ce combat ne mène nulle part.

*Est-ce qu'on pourrait être un salaud en sachant que tout ça c'est de la farce? Est-ce qu'on pourrait être un salaud quand même?*

Ah oui.

*Ah!*

Oui.

J'ai un ancien ami, ancien nazi, communiste maintenant, gaulliste de temps à autre, qui m'a écrit une lettre d'insulte, à la suite d'un article où je me plaignais que la Société des auteurs, que la Société des gens de lettres font le jeu des communistes, et je l'ai traité d'imbécile, et d'incapable d'accéder aux valeurs nobles.

C'est un imbécile. Mais je me demande si je ne suis pas un imbécile non plus.

J'ai souvent la tentation d'accepter n'importe quoi, d'être un bon citoyen argentin en Argentine, d'être un bon stalinien ou un bon brejnévien en Russie soviétique, d'accepter n'importe quoi.

*Et vous seriez quoi en France?*

Ici, la situation est encore indéfinie. Mais je sais bien que je n'accepterai jamais d'être salaud, tout en me disant qu'être salaud ou ne pas être salaud, c'est la même chose.

... J'ai eu une crise religieuse dans mon adolescence, quand j'étais en Roumanie; et j'avais un confesseur orthodoxe, le frère Alexandre, qui avait vécu des années au mont Athos, et qui me disait avoir vu le diable et avoir combattu avec lui, avoir lutté corps à corps avec lui; il m'avait demandé : « Qu'est-ce que tu as à me confesser?... Mais je te préviens, si tu es menteur, si tu es criminel, si tu es incestueux, je m'en fous! Réponds-moi à une chose : est-ce que tu crois? »

Alors je lui ai dit : « C'est justement ça le problème! — Et

pourquoi ne crois-tu pas? — Je ne crois pas, parce qu'il y a le Mal dans le monde. » Il m'a répliqué : « Tu es perdu! »

C'est-à-dire qu'il n'y a aucun rapport entre l'ordre de l'au-delà, s'il y en a un, et celui-ci.

Pour en revenir à ce que je disais au début : ça ne vaut pas la peine de se casser la tête, et ce qu'il faudrait faire, c'est vivre dans l'insouciance. C'est ça la solution. Le « je-m'en-fichisme » absolu, philosophique des Zen.

*Qui n'a rien à voir avec le divertissement, au sens pascalien.*

Eh bien, nous sommes là pour quelque temps, ou nous sommes là dans le temps, qui est court.

Les hommes sont atroces et furieux et méchants, parce qu'ils veulent faire tout et parce qu'ils n'ont pas le temps. Si nous avons le temps, si nous étions immortels, ou peut-être si nous vivions cinq cents ans, nous serions beaucoup plus polis et beaucoup plus patients les uns avec les autres.

*Il était comment, ce diable?*

D'abord, je voudrais vous dire, à propos de l'insouciance...

*Oui.*

Il s'agit de l'insouciance absolue. Et je me demande si Pascal a eu ou non raison, et si ce divertissement n'est pas plus près de l'insouciance absolue que nos cogitations, nos lamentations, nos cris, etc.

Il n'y a pas seulement l'insouciance qui est une solution éthique, mais il y a aussi la possibilité de pouvoir vivre dans une sorte d'étonnement permanent, un étonnement sans jugement. Et cela encore, ce peut être une issue.

Comment était ce diable? ... Écoutez, il y a longtemps que ce moine qui est sans doute mort maintenant m'a raconté cette histoire.

Il habitait un petit couvent, un petit monastère qui se trouvait à Bucarest, qui existe encore et où il y a encore des moines. Il y a beaucoup de bruit à Bucarest, comme dans

toutes les villes, et là il y avait un tout petit jardin, une oasis, avec les cellules des moines; c'est là qu'habitait le frère Alexandre. Et il m'a raconté ceci :

Quand il est arrivé au mont Athos, il a pris un repas, il a dîné avec les athonites. Ils lui ont dit : « Tu vas voir ce qui va t'arriver cette nuit ! »

Et, me raconte le père Alexandre, la nuit il s'est senti assailli par un corps qui le touchait, mais qu'il ne voyait pas et qui voulait le dompter, et que toute la nuit il a eu cette souffrance et ce combat.

Aujourd'hui, on ne peut plus y croire. Mais le lendemain il s'est réveillé en sueur, et il a raconté aux autres moines tout ce qui lui était arrivé. Les autres moines ont ri; parce qu'ils connaissaient ça, cette farce, non pas de Dieu, mais du diable. Ils l'avaient tous éprouvée.

Je crois au diable... L'histoire est incompréhensible sans la démonologie...

*Ah!*

...et je crois que la grande astuce du diable est de ne plus se manifester de cette façon, parce que si on croit au diable, on croit au Mal avec un grand M, et on se défend. Maintenant, on ne se défend plus puisqu'il n'existe plus.

*Mais vous avez vous-même la sensation de cette existence? La sensation comment? Physique? Intellectuelle? Intuitive? Par éclairs?*

Je l'ai, cette sensation qu'il existe. Il m'est difficile de dire comment, et... de quelle façon; mais je le vois qui s'occupe très bien des affaires du monde. Je vois, je constate qu'il est incroyable que les révolutions pour la justice et pour la liberté se soient transformées en dictatures criminelles! Pourtant ces gens qui voulaient le bien étaient apparemment sincères; mais comment se fait-il que cela aille mal? Comment se fait-il que des gens bien intentionnés aient cru à la libération du Vietnam, et comment cela se fait-il que vivre au Cambodge ou vivre au Vietnam, c'est infernal?

Comment se fait-il que la Chine soit un immense camp de concentration? Comment se fait-il que les gens de l'Ouest n'y voient pas plus clair?

S'il y a — c'est un blasphème — mais s'il y a une protestation à faire, ce n'est pas contre la société qu'on doit agir, ce n'est pas contre les hommes. Les hommes s'entretuent parce que le monde est mal foutu et parce que ça tourne mal. Ce n'est pas leur faute. Ils devraient se réunir tous et protester contre le Créateur.

*Mais d'où ça leur vient, le fait que...*

Comment?

*D'où ça leur vient que finalement ils acceptent? Ça doit bien les faire jouir quelque part! — pour employer ce mot.*

Oui, je crois que le diable doit bien rire.

Je disais : acceptons le jeu de Dieu! Mais j'ai l'impression que nous acceptons le jeu du diable et que nous participons au démonisme.

*Dans Job, Dieu donne à Satan le droit de s'attaquer à Job. C'est...*

C'est Dieu qui permet au diable de s'attaquer à Job. C'est Dieu qui permet à Satan de tenter Jésus.

*Alors?*

Je ne suis... Oh, il y a une coupure entre notre monde et l'Au-Delà. Je la sens. Je la sens comme ça. Il y a une coupure.

Nous ne comprenons pas sa logique, et cela ne peut pas nous satisfaire. Parce que le premier reproche que nous pourrions faire au Créateur, c'est bien celui-ci : pourquoi ne comprenons-nous pas? Pourquoi nous obliger d'accepter ce jeu?...

*... (Silence)... Pourquoi sommes-nous faits pour ne pas comprendre?*

*Est-ce que le théâtre vous a permis de voir ça de plus près? Le monde est un théâtre!*

Non. On a mal compris mes premières pièces; et quand j'ai voulu m'expliquer dans d'autres pièces, on m'a dit : « Eh bien, non, vous avez bien fait ce que vous avez fait dans vos premières pièces; les secondes sont une rupture avec votre première manière. Vous étiez révolutionnaire, maintenant vous êtes réactionnaire. »

Parce que dans mes autres pièces, comme dans *Tueur sans gages*, j'ai voulu m'expliquer. On me demandait de m'engager, et « s'engager », ça voulait dire : « Inscrivez-vous au parti communiste et militez! »...

*Bon, la rupture entre les premières pièces et les deuxièmes pièces. Au lieu de vous engager, vous avez voulu vous expliquer; et vous engager, c'était donc... quoi?*

C'est-à-dire...

*Pourquoi est-ce qu'on voulait que vous vous engagiez?*

Parce que c'était la grande époque de l'engagement, de la Propagande marxiste. Alors je voulais bien m'engager, mais pas dans le sens qu'on dictait.

*Alors...*

Mes premières pièces ont eu, de la part de mes critiques favorables, une « mauvaise lecture » comme on dit maintenant. Ils ont considéré que mes premières pièces étaient l'expression d'une révolte contre le théâtre bourgeois, et pas contre tout théâtre, contre le parler « petit-bourgeois », enfin que c'était des pièces...

*Sociales?*

...de critique négative...

*Oui.*

...sociales, et de critique négative à l'endroit de la bourgeoisie. Et ils ont dit ensuite : « C'est bien ce que vous avez fait »... des gens comme Tynan... et d'autres, m'ont dit : « Mais maintenant, c'est fini! Vous avez fait une critique négative de la

société bourgeoise. Maintenant, faites une critique positive. »

Je dis : « Mais il ne s'agissait pas de cela. — Mais de quoi s'agissait-il dans vos premières pièces? »

Dans mes premières pièces, dans la *Cantatrice* par exemple, il s'agissait tout simplement de l'étonnement que je ressentais face à ce monde et à ces gens qui parlent pour ne rien dire, ou dont les propos me sont incompréhensibles.

Le langage est incompréhensible, parce que les gens ne parlent pas de la chose la plus importante. Alors ils sont là, ils se réunissent, ils parlent, de choses et d'autres, ils se meuvent dans un espace sans espace, dans un temps sans temps; et moi, véritablement distancié, non pas à la manière de Brecht, mais — si le mot n'est pas trop fort — métaphysiquement distancié, je les regardais ces gens et je m'étonnais de ce qu'ils faisaient ou de ce qu'ils semblaient faire.

Et alors j'ai écrit d'autres pièces pour m'expliquer.

Je me demande si j'ai bien fait de m'expliquer. J'aurais dû continuer dans l'inextricable, et l'incompréhensible; parce que je pense que c'est dans la mesure où les gens se trouvent face à l'incompréhensible, qu'ils sont plus près d'une compréhension possible.

C'est-à-dire que mon théâtre est devenu politiquement antipolitique, et c'est déjà de la politique, et c'est déjà de la morale.

*Il faut rester dans l'énigme, en quelque sorte?*

C'est-à-dire, j'aurais dû rester plus profondément dans l'énigme, quitte à ce que les critiques et les spectateurs n'y comprennent rien.

Beckett a davantage réussi dans ce sens. Mais finalement, on s'est quand même rendu compte qu'il n'était pas tout à fait socialisant; il n'était pas vraiment pour la gauche, par exemple; et on s'est aperçu que son théâtre est purement métaphysique.

*Sans espoir!*



IONESCO

## Un homme en question

« Rien ne me décourage, pas même le découragement », écrit Ionesco. C'est donner le ton de ce livre, fait de textes récents (le plus ancien date de l'automne 1977). Ionesco écrit aussi : « Je ne sais pas qui je suis, je ne sais pas ce que je fais ici. »

Ces articles, ces chroniques, ces interviews émeuvent par leur insistance même à dire et redire le désarroi, l'absence de signification, la présence réelle des démons, le déclin de l'Occident, devenu véritable déroute, la peur de la mort.

C'est pourquoi la politique et la polémique cèdent toujours la place à l'obsession de l'enfance, aux rêves, aux souvenirs, aux fantasmes. Qui d'autre sait apporter autant de sincérité pour dire simplement son angoisse et son désarroi? Pour répéter, avec toute la force de l'ingénuité, les étonnements et les émotions d'un éternel enfant.

*nrf*

